

Le témoignage émouvant de deux jeunes Françaises

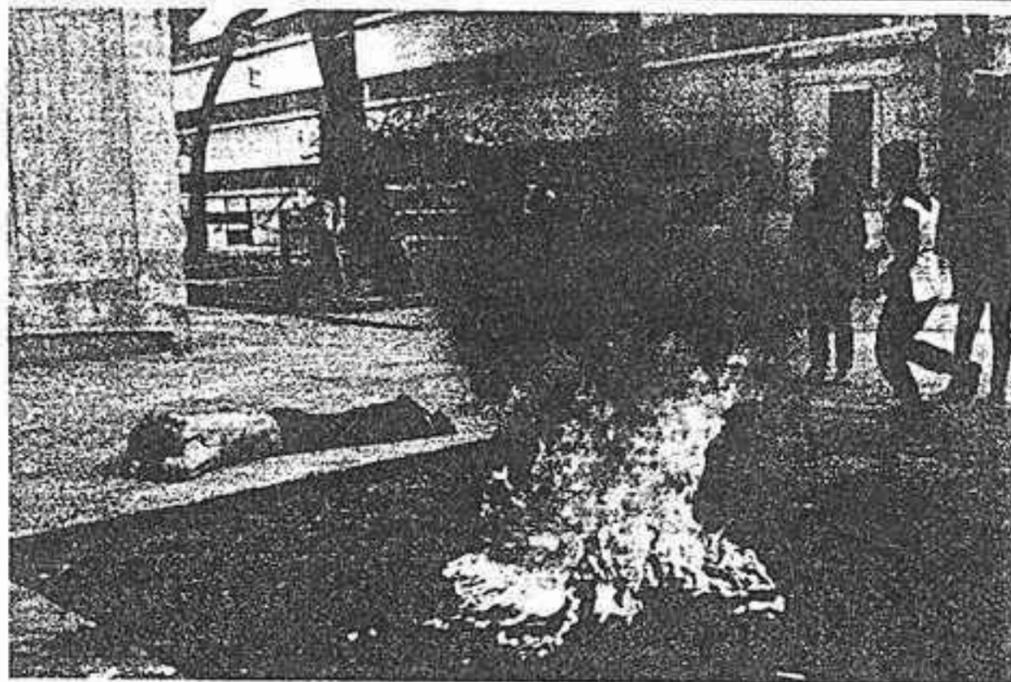
Catherine Chattard photographiée par Sophie Jacquin, au milieu des membres de la famille libanaise qui les a hébergées pendant leur reportage.



AVEC LES FAMILLES MARTYRES DU LIBAN

Dès que les obus cessent de tomber, les mitrailleurs tirent des rafales, les murs de s'écrouler ou les a tournoyer dans le ciel bleu, les habitants de B se répandent dans les rues parsemées de débris. Les devantures des boutiques sont délogées, les camionnets surchargés de légumes franchissent les points de contrôle. La vie reprend. Depuis des années, les factions rivales s'acharment à détruire la ville dont les habitants accrochés aux ruines de leurs maisons, persistent à vivre. Comment y parviennent-ils ? Comment réussissent-ils à renouveler chaque jour le courage de rester, de continuer à de survivre ?

Les deux jeunes Françaises, Catherine Chattard et Sophie Jacquin, ont partagé, pendant leur reportage, plusieurs semaines de la vie des familles de Beyrouth, chrétiennes ou musulmanes. Elles ont connu la terreur des bombes, la fraternité des voisins et partagé l'étrange charme des accalmies. Elles nous racontent ce qu'elle



L'entraînement d'adolescents, volontaires de la défense civile.

Un sac oublié sur un comptoir, et c'est la panique. Qui va le désamorcer ?

l'abri. « Les vieux, ils ne veulent jamais quitter leur maison. Mais pourtant, quand ils doivent se réfugier ailleurs, c'est terrible ; on se dit qu'ils ne passeront pas l'hiver ».

La violence à Beyrouth, ce ne sont pas seulement des images sur l'écran de la télé : corps déchiquetés, immeubles effondrés, exodes. C'est aussi la décharge d'adrénaline dans l'organisme pétrifié des clients d'une mercerie. Un sac est posé, là, sur le comptoir, l'air drien et qui n'appartient à personne. Evacuation, panique. Qui va désamorcer le sac piégé ?

Le plus souvent, il saute. Sirènes d'ambulances. Des garçons en âge de courir les surbouts empilent les cadavres, évacuent les blessés vers les hôpitaux. Leur travail terminé, ils vont boire, le tablier souillé de sang, entre copains, un Pepsi au plus proche café épargné par les dégâts. Ce sont les volontaires de la Défense civile, tous enfants de la guerre, dégoûtés de la politique des adultes ; ils ne trouvent plus aucun attrait aux idéologies et aux milices de tous bords.

Rafat, 18 ans, a choisi sans hésiter. Ses études ne cessent d'être interrompues par les « ruptures provisoires du cessez-le-feu ». S'il reste à la maison, coincé, il s'enfonce dans le désespoir et dans la prostration. Alors, dès

qu'il entend une explosion, il prend contact avec son organisation par radio, ramasse sa trousse d'urgence et file. Sa mère est fière de lui, mais elle tremble chaque fois.

« Il faut être fou ou inconscient pour conduire une ambulance sous les bombes ».

La nuit dernière, le magasin d'alimentation de la rue Sadat a explosé. Au petit matin, comme les autres gens du quartier, nous sommes allés « visiter » les décombres calcinés. Est-il plus sain de feindre d'ignorer la tragédie ou de rôder sur les lieux comme des chacals attirés par la pourriture ? Après tout, c'était là que nous achetions les œufs, le lait et le beurre ; nous avions un vendeur attiré qui nous glissait quelques sucreries en prime. Sous le souffle de la déflagration, l'épicerie a vomi sur le trottoir des centaines de boîtes de conserve éventrées.

Le spectacle est obscène, comme un lendemain de fête mal digérée. Les passants donnent des coups de pied dans ces débris. Le maçon et le menuisier palabrent déjà avec l'infortuné propriétaire. L'artisan-récupérateur, un petit vieux tout tordu, passe son chemin, visiblement satisfait. Il emporte dans son chariot un bidet presque intact.

A cent mètres à la ronde, des

gens balayent les débris de verre cassé. Le quartier avait été calme pendant quelques semaines. Les horribles bandes de scotch marron – dont on barde les vitres en temps normal (c'est-à-dire en temps de guerre) pour éviter qu'elles ne volent en éclats – avaient été décollées.

Un couple de nouveaux mariés sort de l'église. Une Cadillac blanche les attend derrière une chicane. La mariée accroche sa traîne de tulle dans les barbelés ; le mari ôte ses gants et, tel un chevalier, libère sa princesse. Tentant de dissiper notre malaise, Khaled tourne la guerre en dérision. Il évoque une soirée où les hôtes montraient à leurs invités les armes qu'ils venaient d'acquérir. Pour faire la démonstration de leurs qualités, ils étaient montés sur le toit de l'immeuble et avaient tiré en l'air. Chacun avait commenté et apprécié. Quelques minutes plus tard, la radio avait annoncé des tirs dans leur quartier. Hôtes et convives s'étaient empressés d'aller enterrer leur peur dans les caves... oubliant qu'ils avaient eux-mêmes suscité ce « communiqué ».

D'ailleurs, quand on entend des coups de feu, il est inutile d'essayer de deviner qui a engagé le combat, et contre qui. Ce n'est peut-être qu'un propriétaire qui vient de descendre un locataire qui a refusé de payer son loyer. Ou bien un mari jaloux qui s'est débarrassé de sa femme coupable d'adultère, en espérant que ses relations haut placées le feraient bénéficier de « l'excuse absolutoire » qu'une législation machiste ménage encore parfois aux « crimes d'honneur ».

Le langage des armes, les enfants l'ont appris avant même papa, maman, bobo. Bilal, 3 ans, a payé de sa chair ce savoir précoce ; il louche fortement depuis qu'il a été surpris par l'explosion lors de l'attentat au camion piégé contre le poste français du stade Chayla. Ce fut en vain que sa mère prétendit qu'il s'agissait d'un coup de tonnerre. Tout le monde ici sait distinguer un obus de mortier d'un Rpg ou d'un orgue de Staline. La vie de chacun en dépend : la nature et la localisation du tir permettent de calculer le taux d'insécurité. La violence est si familière qu'elle déglisse les réflexes. Lorsque Georges hurle : « Attention » à son chauffeur, on pense à une bombe, pas au chaton qui traverse imprudemment la rue. Ce climat influence même les jurons ; on ne dit plus « Arrête

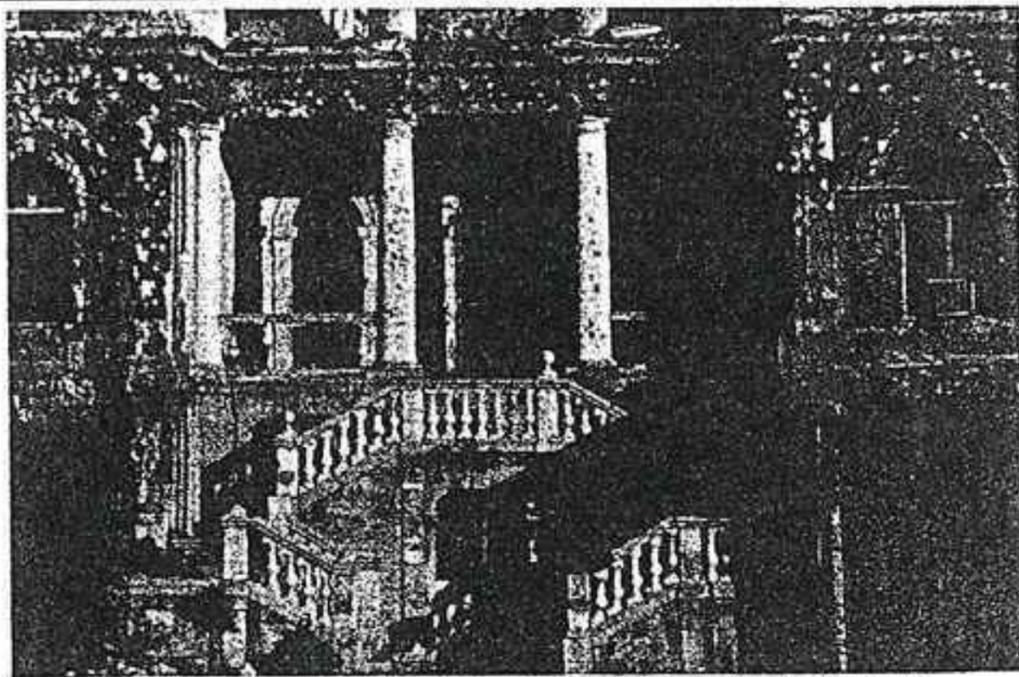
Beyrouth, janvier 84, rue Rachid Nakhlé – Est-ce un hold-up ? Une embuscade ? Une colonne de chars de l'Armée libanaise s'immobilise ; une file de blindés d'identité indéterminée remonte la rue à contresens. Des hommes sautent sur la chaussée. Les genoux fléchis, la mitraille prête à tirer, ils parcourent du regard la crête des immeubles. D'autres se faufilent entre les pare-chocs, hurlent des ordres pour dégager le passage. Notre taxi grimpe sur le trottoir. Les automobilistes remontent leurs vitres pour se sentir davantage en sécurité.

On ne sait toujours pas qui a provoqué l'embouteillage et qui est si pressé d'en sortir. Notre chauffeur, un musulman, reconnaît à leur battle-dress les gardes du corps du président Gemayel dont la limousine s'éloigne déjà. Il ricane : « Quel cinéma ! C'est sûr ! Gemayel va à contresens... de l'Histoire ! »

Ce face-à-face de Gemayel avec son armée, ce happening n'est que le prélude aux événements de la journée. Un incident de mauvais augure : l'armée, composée pour plus de 50 % de soldats chiites, ne lui sera pas entièrement fidèle.

Depuis Noël, Beyrouth serre les dents. Chacun se recroqueville dans l'attente de la prochaine flambée de violence. On la sent venir. Chaque jour, un échec politique est suivi d'un attentat ou d'un bombardement. Chaque journée accuse « une aggravation sensible du taux de méfiance généralisée ». Formule typiquement libanaise ; traduction : rien ne va plus entre communautés. Ce qui signifie que Zeinab et Marie respectivement musulmane chiite et chrétienne maronite, toutes deux gouvernantes dans une famille druze de six enfants, ne s'entendent plus. Vingt ans d'amitié pour le meilleur et pour le pire n'ont pas suffi pour qu'elles résistent à une petite séance de propagande au marché.

La dégradation de la situation politique et militaire complique chaque jour un peu plus la vie. Randa habite Beyrouth-Est mais travaille à Beyrouth-Ouest. Elle ne se déplace jamais sans sa valise. Des accrochages pourraient l'empêcher de retourner chez elle le soir. Elle est devenue par force une nomade, vivant des heures d'angoisse à côté d'un téléphone muet, se demandant si ses vieux parents, à l'Est, ont pensé à descendre dans



Ce qui reste encore debout des résidences du centre de Beyrouth.

Malgré la guerre, dit Leïla, j'ai réussi tous les jours à faire ma petite sieste

acheter aux milices la garantie qu'elles ne viseront pas votre belle maison. Il faut payer les réfugiés du Sud-Liban pour qu'ils quittent ces immeubles ouverts à tous vents qu'ils ont squattés, en dernier recours, à Beyrouth-Ouest.

Antoine, Randa, Salma et les autres n'en reviennent pas que nous nous intéressions personnellement à eux : On en a marre d'être traités comme des statistiques... combien de morts, combien d'obus, de handicapés... marre d'être éclipsés par les Syriens, les Israéliens, les Palestiniens, les Iraniens et Dieu sait qui encore ! Ils dépècent nos 10 452 km² et ils font la « Une » des journaux. Mais qui parle du Monsieur Tout-le-Monde libanais ? Nous n'avons plus envie de parler politique parce que nous ne sommes plus convaincus. Nous sommes tous si fatigués, si passifs que la guerre continue d'elle-même comme un cancer incontrôlable ; notre système politique est pourri et nous, nous sommes aliénés ».

Leïla, prof de maths, chrétienne, se souvient de la première fois où elle a vu un homme en tuer un autre. Elle en a été malade. Quand elle a appris que ses propres étudiants avaient déjà tué, à plusieurs

reprises, le choc a été rude : « Si pendant toute votre vie, vous avez pensé que les gens qui tuent sont des barbares et que vous en rencontrez, que vous savez qu'ils sont aussi innocents que vous, sur quelles valeurs pouvez-vous vous reposer ? Quelles références pouvez-vous invoquer ? Comment dois-je expliquer à mon garçon de 10 ans l'agression des musulmans chiites contre les chrétiens ? Je ne veux pas lui en dire du mal ; il devra vivre avec eux plus tard. Mais prêcher la tolérance sous les bombes, n'est-ce pas beaucoup demander ? ».

Cette sale guerre ne cessera-t-elle que lorsqu'il n'y aura plus rien à détruire ? Beyrouth tout entière ressemble à l'ancien centre-ville. Spectacle douloureux, pire qu'un amas de ruines dans le désert. Des vieillards viennent encore méditer sur le gâchis. Des soldats de la Force multinationale s'y hasardent en touristes ou en patrouilles. Des infirmières de la Croix-Rouge dans leurs uniformes désuets font claquer leurs talons sur la place des Martyrs. Leurs éclats de rire profanent le silence.

Les oiseaux eux-mêmes ont déserté les ruines. Il ne reste plus que les animaux de l'ombre : les rats. Le soir, des loupes signa- lent les prostituées à l'entrée des porches ouverts sur les étoiles.

Des silhouettes furètent dans les décombres comme des survivants d'un holocauste nucléaire. Mais ici, « tout s'oublie » ; il faut survivre. Djamil avait si bien refoulé les images de la guerre que, lorsqu'il s'est retrouvé à Istanbul pour ses premières vacances depuis longtemps, il fut frappé d'amnésie. Il ne se rappelait plus d'où il venait, à quoi ressemblait sa maison.

Rima, 22 ans, raconte que les événements d'avant la guerre sont très flous dans son souvenir. C'était comme si sa vie avait commencé en 1975 quand, avec ses copines de lycée, elle provoquait le danger dans les rues pour « au moins vivre intensément une situation qui lui échappait ». Le jour où sa meilleure amie, une Belge, fut rapatriée en Europe, elle comprit le destin particulier de son pays.

Cette séparation avait été sa première véritable souffrance.

« Trois ans, c'est déjà une amitié de longue date ; il y a les amis qui meurent, ceux que la politique a brouillés, ceux qui ont quitté le Liban. Je leur écris mais je ne poste plus les lettres ; elles sont trop déprimantes ; je n'ai plus rien à raconter ; je n'ai plus de projets. Il ne me reste rien ».

Dans la montagne, près du village de Hilta, un soldat syrien et un combattant des Forces libanaises ont fait un pied de nez à la guerre. Au péril de leur vie, ils ont noué une amitié entre eux sans jamais s'être rencontrés ; rien qu'en discutant de loin chaque nuit, cachés de part et d'autre de la ligne du front.

« Ce qui me déplaît, c'est qu'on s'endurcit. On se blinde et plus rien ne nous émeut » dit Jana. A force de cotoyer la mort, les glandes lacrymales se sont desséchées. Mourir dans son lit, c'est d'une banalité. Pourtant, Omar n'arrive pas à se faire à ce nouvel état d'esprit.

Il nous a invitées à déjeuner dans sa somptueuse demeure-musée au cœur de Beyrouth-Ouest. Ici, des Sèvres offerts par Napoléon III au Sultan de Turquie, là un Coran du II^e siècle. Le maître d'hôtel, nœud papillon et gants blancs, est d'une prévenance trop appuyée. La canonnade fait vibrer les vitres. Madame Mère sirote son whisky sous le parasol et signale d'un air distrait qu'un projectile a dû tomber à côté, à Ras-el-Nabaa. Mais où est l'épouse d'Omar ? Voilà une demi-heure, elle a téléphoné pour dire qu'elle arrivait. Elle n'avait (suite page 8)

j'te cogne », mais « Arrête ou flingue ».

guerre accorde parfois étranges moments de répit. Elle raconte : « Malgré les affrontements, j'ai réussi tous les jours à faire ma petite sieste ». Marie-Thérèse, elle, est encore émue par la retransmission à la télévision d'un concert donné en public. Le pianiste était un jeune Libanais.

Le temps d'un concerto, nous avons oublié l'humiliation de vivre dans une cité-camp retranchée, une cité-dépotoir, une cité-dépotoir. Nous nous sommes dit : il est à nous, cet artiste ! Il est fils de cette terre ! ».

Mais pour une soirée édelienne (E.d.l., Electricité du Liban) autour de la télé, combien de milliers à la lueur d'une bougie ! Selon la rumeur publique, le ramassage du courant a une utilisation principale : les gestionnaires de l'Edl sont également les plus gros marchands de groupes électrogènes... Le ministre des Ressources hydrauliques multiplie les « appels aux combattants pour qu'ils épargnent les services de l'Edl ». Des circulaires interdisent les services publics à payer leurs factures d'électricité. Leurs arriérés sont de plusieurs années.

Quant à l'eau, les robinets sont à sec chez nous. Rani taquine sa mère aînée en lui rappelant l'eau qu'elle avait utilisé toute la provision d'eau de la famille pendant le siège de Beyrouth en 82. On ne peut que se faire une petite sieste. Jacqueline a déménagé dix fois depuis le début des événements. Le bien-être, pour elle, est devenu secondaire. Ce qui ancre au pays ce sont les liens sociaux :

Les relations humaines sont très chaleureuses ; on s'entend bien entre voisins ; c'est important quand on est bloqué dans un immeuble par les bombes. La solidarité existe ».

Nous avons pu le constater : les gens sont pleins d'attentions. Ils manifestent leur tendresse, leurs gestes sont affectueux. Poser la main sur une épaule, cela rassure sans ambiguïté. Cette chaleur humaine permet de supporter une vie quotidienne épuisante où chaque démarche est un exploit. Les décisions les plus banales sont lourdes de conséquences. Faut-il envoyer son fils à l'école après avoir écouté les nouvelles ? C'est toujours une question de vie ou de mort.

Tout coûte très cher et il y a trop de choses qu'il faut payer. Ce n'est d'ailleurs pas une simple question de budget. Par exemple, il faut

(suite de la page 5) que 800 mètres à parcourir.

Une heure passe. Le téléphone est maintenant coupé. Personne ne parle. Chacun pense à un enlèvement. Omar est sur le peron comme une statue. Voûté par l'inquiétude, il paraît attendre une sentence. Le calvaire dure deux heures.

Raya arrive enfin au volant de sa Bmw. Ce n'était qu'un... embouteillage. Omar, qui a plus de cinquante ans, est ému comme un amoureux de vingt ans. Lui-même court chaque jour des risques. Il est bijoutier. Chaque soir avant le couvre-feu il transporte ses pierres précieuses de son atelier à Beyrouth-Est à sa banque à Beyrouth-Ouest : quatre barrages à franchir.

Dans les jardins de la résidence du Mufti de la République – chef spirituel des sunnites libanais – les femmes qui se réunissent chaque jeudi pour un sit-in affirment que 2 011 Libanais ou Palestiniens auraient disparu depuis 1975 ; « enlevés pas les Forces libanaises », prétendent-elles. La plupart des Palestiniens ont été enlevés à l'époque des massacres de Sabra et Chatila. Chapeautées par le Mufti Hassan Khaled, elles s'efforcent de faire pression sur le gouvernement. Sans grand succès jusqu'à présent. Comme les Folles de la Place de Mai, elles glanent des miettes d'information, colportent les rumeurs pour se rassurer même si elles n'ont guère d'espoir.

Chériff vient d'être libéré de la Quarantaine, un centre de détention des Forces libanaises. « N'a-t-il pas des nouvelles pour nous ? »

Aucune ne reconnaît son mari dans le portrait qu'il fait de ses compagnons de cellule. Larmes. Imprécations. Foulard noir ramené sur le front. Désarmées, elles lèvent leurs mains calleuses vers le ciel. Le geste est théâtral. Chacun met en avant la photo de « son » disparu. Mari, père, fils, frère...

« Regarde-la. C'est Amal, ma fille. Cela fait un an, trois mois et cinq jours qu'elle a disparu sur la route de Saïda. »

Amal est ravissante, vêtue avec élégance. Elle était enceinte.

Les orphelins de la guerre gardent leurs tourments secrets. Le petit Daoud est muet comme une carpe. Une nuit, dans son sommeil, il a parlé : sa mère a été poignardée. Nagib, 4 ans, est agité, violent. Il accuse sans arrêt les Druzes : ses parents ont



Les « Folles de Mai » de Beyrouth espèrent toujours retrouver leurs disparus.

Les orphelins s'accrochent à vos jambes dans une quête éperdue de tendresse

été achevés sous ses yeux. Claire a peur des haltes imprévues en autobus. Les sans-famille de la crèche des Sœurs de la Charité à Achrafié se jettent dans vos jambes, dans une quête éperdue de tendresse.

Livrés à eux-mêmes, des gosses, palestiniens et chiites, se sont appropriés, près de Chatila, l'immense Cité sportive détruite en 82 par les bombardements israéliens : gradins éboulés, souterrains mystérieux, camions incendiés, ambulance cabossée, débris de toutes sortes. Un rêve ! Le fin du fin, c'est le vélodrome où les mêmes font des courses de glissade dans les pentes des virages. Il y a aussi la carcasse des deux grandes horloges qui surplombent le stade. Les plus téméraires font de l'équilibre sur les aiguilles géantes de la mi-temps.

Bien sûr, ils jouent à la guerre. Leurs ennemis sont ceux de leurs parents. Du foot, ils passent à la bataille de rue avec barricades. Les éclats d'obus sont leurs trophées. Ce ne sont pas des fiers-à-bras, juste le genre « Eh Madame ! regarde comme je saute bien... mais regarde ! ». Eux seuls connaissent par cœur les contours de la ligne invisible au-delà de laquelle le stade n'a pas été déminé. Mais bon... c'est pas parce que Hassan a fait boum sur une mine qu'ils

vont renoncer à leur domaine.

Omlé est la maman de l'un de ces gamins. Elle est chiite ; elle a 38 ans et 9 enfants. Son fils aîné de 18 ans est mort l'an dernier ; il était un milicien d'Amal. Elle est née au Sud-Liban de parents paysans. La culture du tabac, du blé et de la pomme de terre n'étant plus assez lucrative, la famille avait tenté sa chance dans la banlieue sud de Beyrouth. C'était la campagne, à l'époque. Depuis Omlé habite le quartier de Chiyah. Son mari, éboueur, gagne 1 800 F par mois ; le loyer coûte 450 francs. Alors, ils souhaitaient qu'un autre de leur fils devienne vite milicien chez Amal. Ils seraient fiers de lui et il leur apporterait les 450 francs de sa solde ; ce qui mettrait du beurre dans les épinards.

Omlé nous reçoit autour d'un brasero : marrons grillés, café, biscuits, chewing-gum. Les voisins défilent pour voir les filles françaises. Omlé tient à se présenter à nous dans son tchador qui la couvre de la tête aux pieds. Elle le met toujours quand elle sort. Dans sa chambre est accrochée une photo sous verre de l'Ayatollah Khomeiny. Sait-elle que des femmes chiites sont payées 1 200 F pour porter le tchador quand elles sortent dans Beyrouth-Ouest ?

« Tout cela c'est du cinéma.

L'important, c'est d'avoir la foi. Mais il est vrai que certaines filles mettent le tchador pour donner le change. Il ne les empêche pas de mener en cachette une vie dissipée. Et vous, si vous aimiez un musulman et s'il vous demandait de porter le tchador, vous le feriez ? »

Non. Pas question... Rires... En fait, ici, le tchador – bleu ou gris, ou grenat, ou beige, avec des broderies ou des boutons décoratifs, des manches comme ci ou comme ça, – a l'air moins austère. Et puis, de toute façon, Chiyah c'est pas l'Iran, loin de là. La plupart des femmes ne portent qu'un simple foulard.

Nous quittons Chiyah et le « Grand Désordre ». Les bombardements sont trop fréquents. On n'a plus le temps de débayer. L'électricité, on l'a oubliée, le téléphone n'est plus qu'un mot, l'asphalte, un souvenir. X, notre guide, doit nous reconduire à 16 heures pile, au poste français Tayouneh situé à la limite de la banlieue sud tenue par Amal ; tout près des positions de l'armée libanaise.

Coincées entre belligérants, les relations d'intérêt mutuel entre Amal et les militaires du 1^{er} R.h.p. se sont révélées utiles. Elles ont plusieurs fois permis aux Français de désamorcer à temps des objets piégés. Ils ont même pu déjouer des projets d'attentats d'Amal islamique.

Justement, Safir est une sorte d'homme de liaison. Tous les soirs ou presque, il vient discuter sous la tente du capitaine Maes, « un vrai chiite avec ses cinq enfants ». Bureau en bois, fauteuils, cartes, parachute rouge tendu sous le toit, c'est tout à fait ainsi que nous imaginions une armée en campagne. L'endroit est si accueillant que les représentants d'Amal ne veulent plus décoller. A 1 heure du matin, nos militaires battent des paupières ; ils n'en peuvent plus de causer.

Chaque fois que nous allons à Chiyah, nous passons par Tayouneh. Nous convenons d'une heure de retour avec la sentinelle pour plus de sécurité. Puis nous traversons le « no man's land », là où le barbelé est écrasé. Le capitaine Maes nous accompagne jusqu'à la barricade d'Amal.

Le soldat qui nous escorte n'apprécie pas la promenade. Il n'est encore jamais allé « en face » ; il se méfie. Et puis, son matériel l'encombre. Une antenne-radio se balance au-dessus (suite p. 10)

(suite de la page 8) de sa tête. Son casque tombe. Il nous demande de le raccrocher à son ceinturon. On traîne... à découvert. Un milicien d'Amal, tout sourire, nous attend avec une galette au thym. Fusil d'assaut Famase dans une main, pain dans l'autre, c'est la crise...

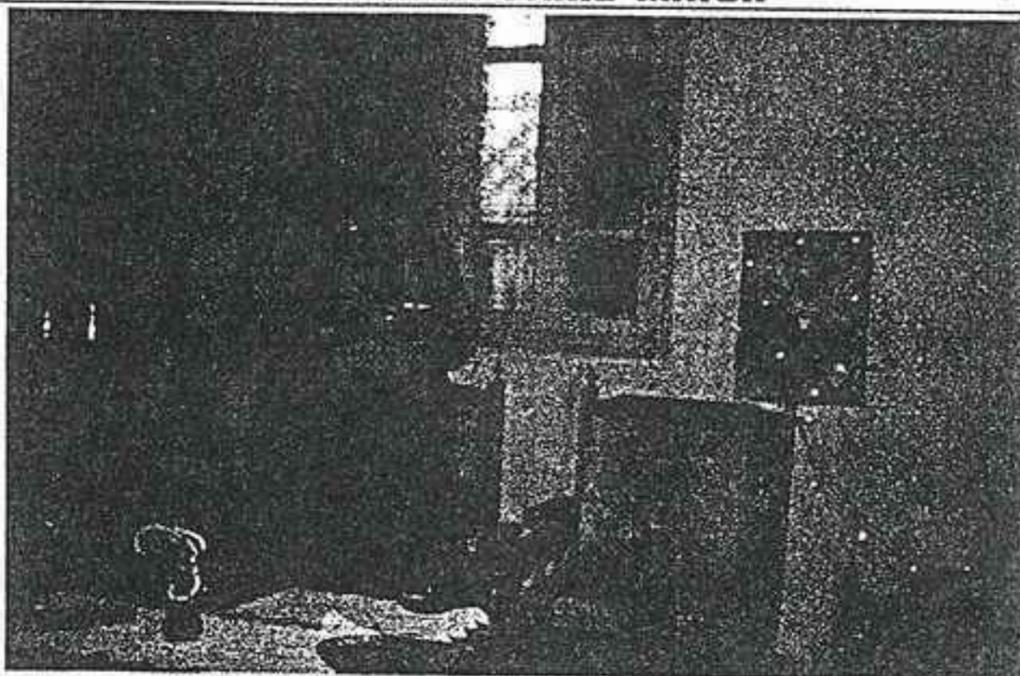
Soldats de la paix, soldats d'élite, les paras sont fiers d'être en campagne. Mais ils en ont ras-le-bol de faire les agents de la circulation aux barrages. Ils enragent de n'avoir pas le droit de se défendre. « Mourir comme au Drakkar, c'est pas prévu dans le règlement ». Sur la place Tayouneh, les bérets rouges de la fanfare du major Kieger : « la Prière aux Paras ». Les combats s'interrompent. « Mon Dieu, donne-moi la souffrance, donne-moi le tourment et puis l'ardeur au combat... »

Ce qui reste du Liban d'avant, c'est le climat. Aucune armée au monde ne peut le détruire. Sur la corniche Manara, dès l'aube, les joggers parcourent le remblai. Ils s'arrêtent devant le barrage qui protège l'ambassade américaine, font demi-tour, repartent. La mer est calme, les pêcheurs s'installent. La journée s'annonce splendide.

Hier au même endroit, un hélicoptère américain a été attaqué sous nos yeux. Le pilote est mort. Dès le premier claquement de Rpg, les joggers accélèrent leur course, les badauds détalent, les voitures d'enfant sont poussées en hâte derrière un mur. Une tartine à moitié beurrée dans une main, notre tasse de thé dans l'autre, nous avons regardé ébahies l'appareil vaciller puis battre en retraite. Cinq minutes plus tard, les promeneurs déambulaient de nouveau vers le phare, comme si rien ne s'était passé. Un hélicoptère n'allait quand même pas gâcher leur dimanche.

Rien non plus ne peut empêcher les enfants d'aller s'agglutiner autour du « Summerland » : un parc d'attractions au bord de l'eau... Train fantôme, grande roue, odeur de pop-corn. Une kermesse triste. Il est difficile de s'amuser, d'oublier la menace d'une violence toujours prête à surgir n'importe où, n'importe comment.

Le « New Jersey » veille à quelques encablures ; le barrage militaire sur la route provoque un embouteillage monstre ; le tank à l'entrée des bains militaires pointe son canon en direction de l'avenue. Où s'amuser ? Les salles de cinéma ferment les



Omlal est chiite. Mais sa fidélité à Khomeiny est dépourvue de fanatisme.

Les enfants commandent toujours des chars téléguidés au Père Noël

unes après les autres, faute de spectateurs et faute de séances. Après vingt heures, c'est le couvre-feu. Les salles encore ouvertes au public proposent des films musclés : « Les exterminateurs de l'an 3000 »... « L'escadrille des partisans » « Tirez-les tous et revenez seuls ». La guerre finalement est encore ce qui se vend le mieux. Les enfants commandent toujours des chars téléguidés au Père Noël.

La nuit, les rares restaurants et night-clubs encore éclairés sont à moitié vides. Seuls, quelques privilégiés, médecins, journalistes, munis de laissez-passer circulent dans les rues désertes. La ville appartient aux chiens et aux soldats. Toujours les mêmes têtes, toujours les mêmes endroits, toujours le même sujet de conversation : la guerre. Autant rester chez soi ; cela coûte moins cher et c'est moins dangereux. Un soir, après un « mézzé » particulièrement réussi, Khaled remarque que nous n'avons pas parlé une seule fois du Liban ou de politique. L'événement est de taille.

« Cela n'était pas arrivé depuis des années » nous dit-il, ravi.

Bien vite, la réalité sollicite notre attention. Ce bruit dans le lointain, encore un attentat ? La radio confirme. Un colis piégé dans un parking... la routine. A nouveau la ville pèse des tonnes.

S'enfuir ? Jacqueline, avocate, s'y refuse.

« Ce pays m'a tout donné. La liberté, un passeport, de l'argent. On ne laisse pas un ami malade ».

Non, mais sans le quitter, on a bien le droit de respirer un peu ; de voir autre chose que des soldats ; de cesser d'avoir peur pendant quelques heures. Et puisqu'il reste le climat, autant en profiter et, par exemple, aller avec un club de randonnée marcher dans la montagne. Malgré la faible étendue du pays, les combats ne se déroulent pas partout en même temps. Certaines vallées, certaines lignes de crêtes ne sont pas encore des positions stratégiques... D'accord. D'accord, dimanche nous ferons donc la vallée d'Adonis.

Nous nous retrouvons à 8 heures sous une immense gouache représentant Béchir en tenue léopard, l'arme au poing. Nous sommes dans le fief chrétien. Difficile de l'ignorer, vu les innombrables portraits de la famille Gemayel qui ponctuent le décor. Dans le tiercé du culte de la personnalité, Béchir vient largement en tête. Amine, son frère, se fait plus rare. Pierre, le père, est pratiquement inexistant. Objectif : le pic de Nemroud.

Un site magnifique, sauvage, silencieux. Nous apprendrons plus tard, qu'un centre de détention phalangiste y est installé. 5 heures de marche. Pas une maison, pas un troupeau. Beyrouth est loin. Arrivées au sommet, nous entendons des détonations devenues familières. Elles ne cesseront pas jusqu'à notre retour.

Nous en comprenons alors la cause. Vingt chars de l'armée libanaise, en ligne au bord d'un plateau, effectuent des exercices de tirs sous une pluie diluvienne. A notre arrivée à Beyrouth en revanche, ce ne sont pas des exercices qui nous attendent. La ville est pilonnée par les forces du Psp. Le week-end est fini, le cauchemar recommence.

Imbéciles, aveugles, les bombardements terrorisent une nouvelle fois une population épuisée. Briser, mutiler, détruire. Chaque obus est porteur d'un message d'horreur. « Combien de morts ? » demande ce reporter, vieil habitué des fronts. Peu importe. La souffrance de ceux qui ont survécu ne s'évalue pas en comptant les morts sur ses doigts. Il y a un mort, dix morts et il y a tous les autres. Pour certains, la vie est devenue synonyme de calvaire.

Marie Khoury n'oubliera jamais qu'elle est chrétienne. Quand les Druzes ont envahi son village du Chouf, pendant la guerre de l'automne dernier, ils ont gravé au couteau une croix sur sa poitrine. Puis ils l'ont rouée de coups et l'ont laissée entièrement paralysée. A 22 ans, elle est condamnée à terminer ses jours dans un hôpital de Beit Chebab... Damour, Zahlé, la Quarantaine, Tel el-Zaatar, Sabra, Chatila... Un chapelet de massacres. Aucune communauté n'est épargnée.

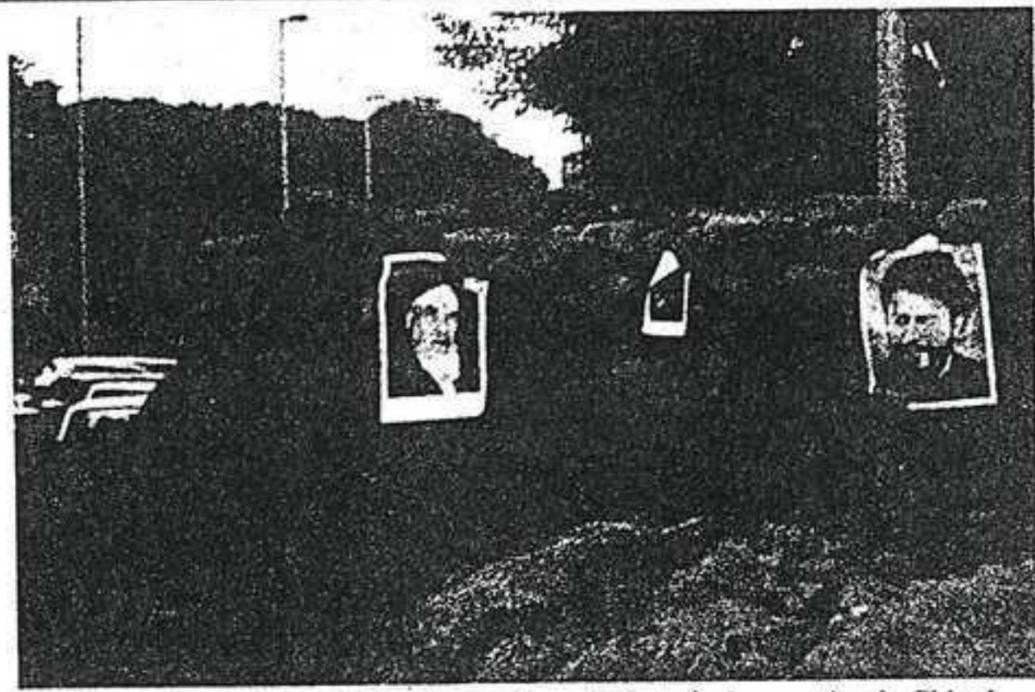
Au Liban, le sentiment de persécution n'est pas un fantôme ; en particulier chez les chrétiens réfugiés dans leur bastion du Metn, du Kesrouan et de Jbail, la montagne au nord de Beyrouth. Devenus minoritaires au sein de la population, ils se sentent traqués, craignant par dessus tout d'être contraints à se soumettre à la loi coranique.

« Nous ne voulons pas devenir des citoyens de seconde zone comme les coptes d'Egypte ou les chrétiens d'Irak, explique le père Joseph Azi professeur d'islamologie à l'université Kasli K. L'Islam, c'est l'intolérance. Aucun musulman ne s'intéresse à la religion chrétienne alors qu'il y a beaucoup de chrétiens chez les islamo- (suite page 12)

ite de la p. 10) logues. Et is, n'oubliez pas que la guerre inte est l'une des obligations : l'Islam.»

ix, ce qu'ils voudraient, c'est l'Etat laïc. C'est simple, mais un peu tard. D'autant que la religion a opéré un retour en force depuis le début des hostilités. Les églises n'ont jamais accueilli autant de fidèles. Les processions, les pèlerinages se sont multipliés. Au couvent de Saint-Faron, le corps d'un ermite canonisé, saint Charbel, transpire sang et eau. Dans le sud, une statue de la Vierge pleure des larmes de sang. Après tout, là où la Force multinationale a échoué, Dieu pourrait peut-être faire un miracle.

L e recours à la Vierge, aux anges, Jésus qui apparaît, Dieu qui se fait entendre, sont des thèmes de délirants courants chez les patients chrétiens, explique le docteur A. psychiatre. Cette prédilection des chrétiens pour la Vierge, c'est un peu comme en Italie. Quand on a des soucis, on se tourne vers la madone. » Miracles, hallucinations, délirants, la lecture des journaux devient surréaliste. L'ancien chef



Une barricade d'Amal islamique qui garde l'entrée du quartier de Chiyah.

Les tarifs des taxis augmentent avec les risques et la proximité des rafales

peut s'agir que d'un vol. Eh bien ! non : notre voiture a été embarquée... à la fourrière. Démarches, formulaires, amende. Il nous faudra 48 heures pour la récupérer et en plus payer la vignette 83 ! Nous nous exécutons car sans voiture nous sommes à la merci du degré de nervosité de notre chauffeur de taxi. Il est musulman et craint les phalangistes.

Nous voilà en rade entre deux zones ennemies. Les risques augmentent ? Le prix de la vie du chauffeur aussi : 500 F la journée en temps de paix, 1 000 F en cas de tension, 2 500 F sur les fronts. Dans une des rares voitures, totalement en règle désormais, de l'Etat libanais, nous nous mettons en route pour Tripoli. « Vous ne pouvez pas vous tromper. C'est toujours tout droit. » Effectivement, c'est tout simple. Sur la ligne droite qui file vers le nord pendant 60 kilomètres, nous croisons successivement des barrages français, libanais, kataëb puis syriens. La géopolitique est palpable au Liban, c'est une affaire de circulation. Près de Aamchit, sur un tronçon de 1 300 mètres, l'autoroute sert de piste d'atterrissage aux avions de l'armée libanaise, les deux bases militaires habituelles étant en zone contrôlée par les Syriens. Nous prenons une déviation. Les avions rasant les capots des voitures. Instinctivement nous baissions la tête. Les riverains sont furieux. Ils ne s'attendaient pas à un tel vacarme quand ils ont construit leur maison dans ce coin charmant au-dessus de Jbail.

A Tripoli, malgré le couvre-feu, les rues sont vides. Arafat est parti il y a à peine une semaine. Certes, des immeubles portent la trace des récents combats qui ont opposé loyalistes et dissidents palestiniens, mais la ville n'a pas subi de dégâts considérables. Nous demandons notre chemin à un jeune militant du Towhid, un mouvement sunnite intégriste. Il se renseigne et nous escorte. Après nous avoir déposées, il détaille sans que nous puissions le remercier. Le concierge de l'immeuble l'a durement réprimandé.

« Porter un kalachnikov devant des jeunes filles, c'est une chose qui ne se fait pas. » A part les femmes et les enfants, et encore, nous voyons mal qui nous pourrions alors fréquenter ; la fonction militaire et paramilitaire mobilise une (sute p. 17)

du gouvernement Rachid Karamé, un sunnite, ne propose-t-il pas « un programme global pour l'abolition des apparences armées » ? C'est à se demander si le Liban existe vraiment. L'Etat n'est plus que l'ombre de lui-même. De la légalité, il ne reste que des débris. C'est pathétique.

Imperturbable, un gendarme colle une contravention - qui ne sera jamais payée - à une voiture en infraction. Il s'écarte pour laisser passer une jeep sans plaque d'immatriculation qui s'engouffre dans un sens interdit. Les miliciens phalangistes n'ont pas de Pv, ils ont des armes. Un soir, à un carrefour près de l'hôpital américain, nous nous arrêtons, interloquées.

« Je rêve ou quoi, c'est un feu rouge ! Et en plus il marche ! » Un policier en moto s'approche. Il ne jette pas le moindre regard sur cette lueur clignotante et brûle tranquillement le feu. Ouf ! Tout est enfin rentré dans l'ordre. Nous sommes bien à Beyrouth.

Quand la légalité surgit au milieu du chaos, elle surprend. Habitues à la violation constante du code de la route, nous garons notre R12 orange toute cabossée - le type même de la voiture suspecte - devant l'hôpital Barbir. Deux heures plus tard, elle a disparu. Ici, pensons-nous il ne

Regardez la différence...

Chevelure de remplacement
MARCEL CERDAN

Reconstitution invisible de votre chevelure avec la nouvelle fibre le MARCELON implantée en points serrés sur une base micro-peau recréant l'aspect d'un cuir chevelu naturel. Correction parfaite (immédiate ou évolutive). Sport, baignade, tout est permis en retrouvant une chevelure de charme liée fidèlement à votre personnalité.

Vous aussi, découvrez la différence

- un produit nouveau
- des prix nouveaux
- un comportement nouveau

MARCEL CERDAN - ANY D'AVRAY
25, rue Danielle Casanova 75001 PARIS - Tél. (4) 260.21.42
Je désire recevoir gratuitement votre documentation et adresse du spécialiste MARCEL CERDAN de ma région.

Nom _____
Adresse _____
Tél. _____

PM
Pub. Diffusion Graphique

DOCUMENT PARIS MATCH

(suite de la page 12) fraction notable de la population. Seule une poignée d'intellectuels continue de se défendre avec des mots. Certains, même accablés par leur impuissance, parviennent encore à résister au pessimisme généralisé.

« Ils nous disaient vous êtes unis, vous êtes tous des Libanais. Ce n'est pas vrai. On ne l'a jamais été, on ne le sera jamais. »

Antoine est journaliste. Pour la centième fois il reprend ce thème-discussion. Il est amer. Pourquoi, comment le Liban en est arrivé là ? Qui est responsable ? « Ils ». La génération précédente. Celle qui, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, a profité de la vague de prospérité : l'argent, la paix, l'entente. De la blague tout ça.

C'est leur faute. On nous a enseigné le Liban comme on le raconte dans les brochures touristiques : le chef, le prêtre, le coucher de soleil sur Byblos. On nous a menti. » Antoine nous montre ses manuels scolaires d'enfant. Histoire : « Nos ancêtres les Gaulois étaient grands et blonds. » Il éclate de rire. « Non mais tu m'as vu avec mon mère soixante-dix et ma tignasse de corbeau. » Géographie : le Massif Central, la longueur du Rhône et ses méandres, Lille-Roubaix-Tourcoing... La colère fait place aux rires.

« En lisant ça, j'ai envie de hurler. Mais vraiment de hurler. » La géographie et l'histoire de son pays, il les a découverts au cours de ses promenades, au hasard de ses lectures. Il a à peine eu le temps de les connaître, que la guerre était là. Elle s'est installée et ne semble pas pressée de s'en aller.

« Antoine, as-tu l'espoir que la situation se redressera un jour ? Que les Libanais du nord et du sud seront de nouveaux amis ? Que tout va s'arranger ? »

Jana est spécialiste en politique internationale. Aujourd'hui, à 34 ans, elle prononce le mot espoir sans grande conviction. Comme s'il était la dernière bouée pleine de trous à laquelle se raccrocher avant de sombrer tout à fait.

L'Espoir ! Il a été tellement galvaudé, ce mot. C'est le titre du journal du mouvement chiite Amal, c'est aussi celui des forces libanaises. Anxieuse, elle attend, les yeux rivés sur Antoine.

« Oui, je crois. » La réponse tombe au milieu d'un silence pesant. « Oui, je crois dans les

valeurs humaines des gens... Un beau jour, tout ce beau monde va se réveiller. Et il n'y aura pas d'autre solution qu'une bonne volonté de vivre ensemble. Sinon, c'est le suicide. »

En est-il vraiment convaincu ou essaie-t-il de se persuader lui-même ? Jana esquisse un sourire timide. Même si ce n'est pas vrai, ça fait du bien de l'entendre.

Ce matin, Malcom Kerr, le président de l'université américaine, a été assassiné. Sur le campus, avec un silencieux. C'était un modéré. Il croyait en la bonne volonté des gens, lui aussi. Pour survivre dans ce pays défiguré où depuis neuf ans le désespoir et la colère s'expriment au mortier, pour ravalier ses larmes et croire encore à une solution, il faut une bonne dose de courage.

« Le Liban a plus d'un tour dans son sac, assure Habib el-Teis, un fonctionnaire du C.r.e.e. (Conseil pour les relations économiques extérieures). Nos rapports avec l'Occident ressemblent à une histoire d'amour. Il y a eu tromperie entre les partenaires. C'est ce qui a fait le plus de mal au Liban. Maintenant, il va falloir qu'il agisse seul. Un instinct collectif de survie va éclore. Le Liban s'en sortira. »

Janvier 84. La Force multinationale est toujours là. Le pays vit dans un « calme tendu » comme l'avait titré « L'Orient-le Jour ». Après notre entretien, Habib el-Teis nous parle de sa femme, tuée il y a cinq ans dans sa cuisine. Trois murs de protection, cela aurait dû suffire. Non. L'obus a éclaté sur le carrelage détruisant en une seconde un amour de vingt ans. L'enfant qu'elle tenait dans ses bras vit toujours. L'espoir.

L'année commence à peine et s'annonce terrible. Quelles illusions restent encore à perdre ? En 83, pourtant, tout le monde imaginait avoir atteint le fond. Ce ne pouvait pas être pire. On payait le prix de huit années de guerre. Pour la première fois la balance des paiements était déficitaire. La livre libanaise ne se relevait pas entre deux cessez-le-feu. La confiance s'écroulait. Le pire au Liban, c'est toujours pour demain.

Mais il n'est pas interdit de rêver. « A part la paix, qu'est-ce qui vous ferait le plus plaisir en 1984 ? » C'est la question posée par un magazine libanais au hasard des rencontres dans les rues, les bureaux, les cafés, au mois de janvier (suite p. 26)

Surmenés, fatigués,

revitalos VOUS!...

Une ou deux ampoules par jour

revitalos
VITAMINE C 1000

VITAMINE C + EXTRAITS GLAN...
(ampoule claire)

revitalos
VITAMINE C 1000



LA SIGNATURE D'UN GRAND BATISSEUR:
plus de 100.000 appartements!

Une fleur de plus : le prix.

CANNES MANDELIEU

GEORGES BARTOLI CONSEIL



Le soleil Hiver comme Été
la mer, la plage, les piscines...
...et dormir les fenêtres ouvertes
sur le parc floral !
Appartements livrés terminés
et équipés avec loggia,
et une cave !

Crédits et location éventuelle
de votre appartement assurés.
5% à la réservation.

à partir de **Informations:**
(1)720 0247/0261

240.000F

APRIM-DEROMEDI
19, Pde des Anglais. 06000 Nice. Tél. (93) 93.04.40

LES 3RMERES:
ENCORE UNE REALISATION DEROMEDI

AI Bon pour une documentation,
à retourner à **APRIM-DEROMEDI**,
19, Pde des Anglais. 06000 Nice.

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Tél. domicile _____
Tél. bureau _____

3R/PM 7

DOCUMENT PARIS MATCH

(suite de la p. 17) dernier. Les réponses sont unanimes : « L'amour, l'argent... et l'électricité ». Un officier de 40 ans a répondu : « La guerre ». Il semble bien qu'il sera le seul à être exaucé cette année.

Depuis quelques jours, les bombardements sont de plus en plus intensifs... Les déclarations de Rafsandjani, le président du Parlement iranien, ne sont guère encourageantes : « La mort d'un soldat français ou américain au Liban est préférable pour l'Iran à celle de 200 miliciens phalangistes... » Charmant. Après nos soldats, ce sont maintenant nos diplomates qui servent de cible. Mercredi 11 janvier : l'ambassade est attaquée au R.p.g. Jeudi 12 : une voiture diplomatique essuie des tirs en plein centre de Beyrouth. Vendredi 13 : la femme de l'attaché culturel, Madame de Chico, a eu le nez arraché par une balle, alors qu'elle circulait rue Hamra.

Une rumeur chaque fois démentie court dans la ville : l'armée va envahir la banlieue sud. Le carnage va être atroce. Beyrouth a peur. L'affrontement est imminent. Les navires de guerre se rapprochent des côtes. Le pire, une fois de plus. Le jour de notre départ, la ville semble ramassée sur elle-même. Elle rentre la tête dans les épaules, attend le coup. Il tombera quelques jours plus tard.

A l'aéroport, un homme fou et misérable, vend des chewing-gums aux voyageurs. Samir nous accompagne. Il pleure. Aujourd'hui, il sait qu'il perd des amis. Demain, il craint de perdre son pays. Notre départ ressemble à un abandon. Dans nos bagages, une petite fille de deux mois. Lucie. Sœur Emmanuelle nous l'a confiée pour le voyage. Sa nouvelle famille l'attend à Orly. Les nôtres n'en croient pas leurs yeux. Un moment de flottement. « Un bébé ! Il n'est pas à vous quand même ! En un mois et demi ! »

A Paris, la bataille fait rage... autour des avions renifleurs. Beyrouth n'est plus à la « Une ». Tant mieux. Nos réflexes sont plus longs à perdre qu'à acquérir. Ce bruit-là ? Un obus de 120 ? Non, une porte qui claque. Ce drapeau tricolore. Un poste français ? C'est la mairie du XVIII^e. Beyrouth obsède la mémoire. Brutalement, le sang coule de nouveau. Agonie, naufrage ou simples convulsions ? Une nouvelle bataille pour Beyrouth. Une de plus. ■

SOPHIE JACQUIN - CATHERINE CHATTARD

Je

- PARIS**
27, rue de la Ferronnère (1^{er})
12, rue Brea (6^e)
50 bis, rue Pierre-Charron (8^e)
50, rue de Passy (16^e)
- 8, rue Richepanse (1^{er})
38, avenue de Wagram (8^e)
13, pl. A.-Cherrioux (16^e)
9, cours de Vincennes (11^e)
- ALBI**
14, rue Peyrolère
- AMIENS**
79, rue des Jacobins
- ANNECY**
11, rue J.-J.-Rousseau
- ARCACHON**
«Le Mouleau» Juillet
Jetée du Mouleau
- ARLES**
17-19, rue Gambetta
- BAYONNE**
7, rue de la Monnaie
- BÉZIERS**
5, rue Victor-Hugo
- BORDEAUX**
Hôtel de Bordeaux
rue Maulrec
- BOURGES**
13 bis, rue Porte-Jaune
- CHANTILLY**
6, rue d'Orgemont
- CLERMONT-FERRAND**
Centre Jaude
18, rue d'Allagnat
- DIJON**
17, rue Audra
- GRENOBLE**
14, pl. Grenette
«Les 3 Dauphins»
- LAGNY**
13, rue du Chemin-Neuf
- LA ROCHELLE**
«Le Village», rue de la République
- LA ROCHE/YON**
15, rue Lafayette
- LE MANS**
3, rue de la Vieille-Pierre
- LENS**
36, rue de la Gare
- LILLE**
5, rue d'Amiens
- LORIENT**
32, rue Mal-Foch
- LYON**
2, rue Chavannes (1^{er})
- LYON**
4, rue Gasparin (2^e)
- MARSEILLE**
Le Magellan
352, av. du Prado (6^e)
- MEAUX**
23, rue de la Cordouan
- MELUN**
Village St-Aspais
- METZ**
21, en Fournirue
- MONTPELLIER**
Passage Bruyas
- NANCY**
27, rue Stanislas
- NANTES**
17, rue de la Marne
- NARBONNE**
15, rue Droite
- NICE-ÉTOILE**
24, av. Jean-Médard
- NIMES**
18, rue du Gal-Perrin
- ORLÉANS**
81, bd Alexandre-Magnan
- PAU**
18, rue d'Orléans
- PÉRIGUEUX**
3, rue de la Clarté
- PERPIGNAN**
2, rue Queya
- POITIERS**
19, rue Petonnet
- QUIMPER**
14, rue du Parc
- REIMS**
27, rue Thillois
- RENNES**
3, rue du Puits-Mauvais
- ROUEN**
76, rue Jeanne-d'Arc
- ST-ÉTIENNE**
27, av. de la Libération
- ST-TROPEZ**
Hôtel de Paris -
Pl. Croix-de-Fer
- STRASBOURG**
27, rue du Fg-de-Saunoy
- TARBES**
14, cours Gambetta
- TOULON**
22, rue Paul-Landrin
- TOULOUSE**
19, place St-George
- TOURS**
14, rue du Change
- VALENCE**
«Le Métropole» -
41, av. Félix-Faure
- VERSAILLES**
20, rue Baillet-Latour